

LA BELGIQUE SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE.

Mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles.

Brand WHITLOCK

1915. Chapitre I : « Le jour de l'an ».

J'avais demandé qu'il n'y eût point de démonstration en l'honneur de l'Amérique le jour de l'an, car les rassemblements étant interdits, il n'en pouvait résulter que des ennuis pour les fonctionnaires bruxellois et pour le public ; les Belges avaient compris et le mot d'ordre s'était répandu à travers la ville. Mais il y eut une surprise. Le matin, devant la porte de la Légation, on vit deux ou trois officiers de police de Bruxelles, en grande tenue, uniforme bleu foncé, brillant, képi, grande pèlerine, gants blancs, épée droite ; et sur une table, dans le hall, un livre à reliure de maroquin, ouvert à la première page qui portait l'inscription « *1^{er} janvier 1915* ».

Et tout le jour, les gens descendirent tranquillement la rue de Trèves par couples, par petits groupes, formant une procession continue. Ceux du quartier Léopold, en redingote et chapeau de soie ; les autres, endimanchés, portant de petits drapeaux américains aux boutonnières, ou des boutons aux portraits du Président ou de son ministre à Bruxelles. Ils entraient, signaient le livre, laissaient leur carte et

s'en allaient, soulevant leur chapeau sans une parole. Ceux qui n'avaient pas le temps de signer se bornaient à laisser leurs cartes ; la boîte aux lettres fit entendre son cliquetis tout le long du jour et ces cartes portaient toutes espèces d'inscriptions, depuis le traditionnel *p. f.* jusqu'aux « *félicitations et remerciements* » et d'autres expressions de gratitude ; parfois une honnête main d'ouvrier avait tracé en flamand le simple mot *Dank*.

Ce jour de l'an mémorable pour nous par cette effusion nationale de gratitude, produisit l'amélioration qui suit souvent les jours de fête et qui traverse mystérieusement une population comme un souffle d'air frais ; avec l'année nouvelle naquit un espoir nouveau, un soulagement de ce que l'année ancienne fût enfin morte. Ce curieux phénomène avait sa source dans la nature des Belges, dans leur inlassable ressort moral ; ils crurent que des temps meilleurs se levaient à l'horizon ; au printemps, les Alliés avanceraient, les Allemands partiraient, la guerre serait finie. Le sentiment envahit toutes les classes de la société. Puis survint un événement qui fit courir un frisson patriotique dans les coeurs, un événement qui manifestait un grand homme, une de ces personnalités éminentes qui apparaissent dans les moments de grande tension, de grande épreuve, pour exprimer l'âme d'un peuple. La

Belgique, si petite comme nation, était riche de deux grands caractères : l'un était le roi Albert, debout sur les marches inondées de l'Yser, symbole de l'honneur intact et de la résistance ; maintenant, un autre héros se révélait, pour incarner le courage de la race. Le jour de Noël, dans l'austère cabinet épiscopal du vieux palais gris de Malines, au toit criblé par les obus d'août et de septembre, il composait avec douleur, mais dans la vaillance d'une volonté indomptable, une lettre pastorale à son troupeau blessé, disséminé, torturé. C'était un prince de l'Église dont la charité, l'intelligence, la vie rigide et monastique font penser aux premiers pères de l'Église : Désiré-Joseph, cardinal Mercier, archevêque de Malines. Quand éclata la guerre, il se trouvait à Rome pour rendre les derniers hommages au Pape défunt Pie X et participer à l'élection du nouveau Pape ; il rentra en Belgique et trouva sa patrie ravagée par le glaive, son *Alma mater* détruite, sa ville épiscopale en ruines et le toit de son palais percé d'un trou béant. Durant les mois d'automne et le début de l'hiver, il n'avait cessé de visiter les bercails dévastés. Je ne l'avais jamais vu à cette époque ; ce fut quelques semaines après le nouvel an que j'eus le privilège de faire sa connaissance et enfin l'honneur de le compter au nombre de mes amis. Il vint, dans la simplicité qui accompagne la

grandeur, un matin de février, me remercia pour ce qu'avait fait l'Amérique et m'offrit une copie autographe de la pastorale qui s'était répandue hors de Belgique et le rendait célèbre.

Il entra, grand, robuste et maigre dans sa longue soutane à ceinture et liséré rouges, non de ce pas majestueux et mesuré qu'on attribue volontiers à ceux qui portent le chapeau rouge, mais à longs pas rapides, repoussant avec impatience les bords de la soutane qui dérangent ses mouvements. Sa taille imposante se portait légèrement en avant, comme en une attitude de justice vengeresse. Mais il tendait les mains et sa mobile physionomie, aux yeux pleins de bonté, s'animait d'un sourire de douceur qui éclairait son long visage maigre.

Il déposa son chapeau bas au poil soyeux, à cordelière et à glands rouges et or ; il s'assit dans une des vilaines chaises de cuir du Gouvernement, ajusta la calotte rouge sur sa tête aux cheveux gris clairsemés, retira ses gants rouges, joua un instant avec la chaîne de sa croix pastorale et avec un lorgnon à monture d'acier. Ces détails me semblent exprimer l'entière simplicité de l'homme : pour ce qui touche à ses fonctions comme prince de l'Église, il est correct et même pointilleux, mais, à part cela, aussi simple, aussi modeste et dénué de prétention que les natures primitives auxquelles on est tenté de le comparer. Ses mains sont larges

et puissantes, d'aspect rugueux comme sa figure ; physionomie pleine de lumière sereine, rappelant peu le type ecclésiastique ; front haut, nez long, joues maigres, mâchoire forte, grande bouche mobile pleine d'humour et de sensibilité, bouche d'orateur, aux lèvres minces qui savent se fermer dans un silence impénétrable. Sans le rouge de son costume, il m'eut rappelé un de ces prêtres irlandais, grands, maigres, simples, affectueux, qui passent leur vie parmi les pauvres, vont par tous les temps, sans ménagement pour eux-mêmes, visiter les malades, les prisonniers, oubliant parfois de manger, accoutumés à veiller et gardant une indépendance qui se passe d'appuis et d'encouragements terrestres.

Il y avait quelque chose de primitif et d'original dans cet homme sorti du peuple et dépassant le peuple ; c'était une de ces figures si hautes et si rares qui rendent l'espoir à l'homme ordinaire parce qu'elles sont semblables à lui et pourtant meilleures et plus grandes ; qui créent en lui de nouvelles aspirations, parce qu'elles démontrent, en leurs personnalités accomplies, ce qu'un homme peut devenir par la volonté, le dévouement, l'abnégation, le sacrifice et l'amour. En sa présence on sentait s'évanouir les soucis médiocres et l'on s'étonnait que de petits ennuis puissent nous irriter ; après son départ les influences impalpables d'une âme élevée

subsistaient quelque temps dans l'air. Il incarnait un principe contraire à celui qui avait fait violer ce pays ; devant lui les armées, avec leurs fusils, leurs baïonnettes et leurs *Kornmandanturen*, étaient sans puissance ; ceux qui n'hésitèrent pas à détruire des villes et des communautés, n'osèrent jamais toucher à un cheveu de sa tête. Quand le monde, sorti des ténèbres, émergera dans la lumière, qui doit revenir s'il y a quelque sens et, quelque ordre en cet univers, l'histoire définitive célébrera cette heureuse rencontre que, dans la petite nation, qu'un pouvoir sans scrupule choisit comme sa première et sa plus tragique victime, un homme se trouva, dont la seule personnalité prouva d'une manière éclatante la supériorité de la force morale sur la force physique.

La visite dont m'honora le cardinal, ce matin de février, se place au moment où, dans sa lutte avec les autorités allemandes, il les invite à soumettre à un tribunal impartial le débat concernant les atrocités. Il avait proposé publiquement une cour composée de trois juges allemands et de trois juges belges, présidée par le ministre d'Amérique à Bruxelles. La proposition n'avait pas jusque-là reçu de réponse et je jugeai à l'éclair de ses yeux qu'il ne comptait guère en recevoir. Ceci se passait en février, six semaines après l'incident de la **lettre pastorale** *. En même temps que la lettre s'était répandu le bruit

que le cardinal était arrêté. La nouvelle avait couru Bruxelles, un certain lundi matin. La lettre, écrite à la Noël, devait être lue dans toutes les églises le premier dimanche de janvier, et ce fut fait. Aucun résumé ne peut rendre la force, le courage, la fière sérénité de cette lettre. Elle respire le patriotisme tout en conseillant l'obéissance aux autorités. Mais Son Éminence laisse entendre que ces autorités étant illégitimes, passagères et temporaires, on ne leur doit obéir qu'autant qu'elles essaient, comme pouvoir occupant, d'appliquer les lois du pays. La lettre se termine par un élan de grande éloquence et de grande tristesse, qui résume toute l'angoisse d'une nation.

La lettre fut lue du haut de toutes les chaires et, quelques heures après, beaucoup des curés de province qui l'avaient lue furent arrêtés, ainsi que plusieurs curés de Bruxelles, notamment le doyen de la Collégiale de Sainte-Gudule. A 6 heures du matin, le lundi, des soldats se présentèrent devant le palais épiscopal de Malines. Le cardinal était dans sa chapelle quand un prêtre l'avertit qu'un officier allemand désirait le voir.

- *Dites-lui que je vais à la messe* – répondit le cardinal.

Le prêtre reparut bientôt avec le message que le cardinal devait venir à l'instant. Le cardinal sortit ; l'officier lui remit une lettre du

général von Bissing, couvrant huit pages et demandant une réponse immédiate. Le cardinal exposa que, comme la lettre était en allemand, il lui fallait le temps de réfléchir et qu'il enverrait la réponse. L'officier insista pour que l'ordre fût exécuté.

- *Mais je vous donne ma parole d'honneur de ne pas quitter le palais* – reprit le cardinal.

Cela ne satisfait pas encore l'officier : il devrait, disait-il, rester auprès du cardinal.

- *Entendez-vous dans la même chambre ?* – demanda le cardinal étonné.

L'officier, décontenancé par un regard indomptable, dit qu'il attendrait dans la cour du palais. Il pleuvait ; l'officier attendit toute la journée, tandis que Son Éminence préparait, sans hâte, sa réponse. Le général von Bissing, dans sa lettre, lui posait six questions. Il commençait par dire que le cardinal avait trop présumé de « *leurs relations personnelles* » ; le cardinal répondit qu'il y avait malentendu et que Son Excellence n'avait pas compris la nature de « *leurs relations* » qui étaient purement « *officielles* » ; à part cela, ajoutait le cardinal non sans un trait d'humour wallon, leurs relations étaient simplement celles de chrétiens. Le cardinal disait encore qu'il était Belge, avec des sentiments, des préventions, un loyalisme belges ; que sa lettre s'inspirait précisément de

ces sentiments, qu'il ne pouvait donc la rétracter et il concluait : « *Cette réponse suffira pour les cinq autres questions.* »

Le baron von Bissing n'était ni patient ni diplomate et, après avoir lu cette lettre, apportée par un officier qui avait passé la journée dans la pluie, il aurait peut-être pris un parti extrême, sans les conseils du baron von der Lancken. Ce dernier se rendit à Malines en auto le lendemain matin et fit au cardinal une visite polie. Le cardinal maintint qu'il était injuste de punir ses curés pour avoir lu une lettre qu'il avait composée, il refusa de rétracter ou de modifier les affirmations de sa pastorale, et l'incident fut considéré comme terminé.

Les curés continuèrent à lire la lettre le dimanche suivant et bientôt elle fut connue du monde entier. Elle affermit la résistance morale des Belges, qui ne s'est jamais relâchée.

Brand WHITLOCK

Ce livre, *La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*, a été traduit de l'anglais par le Professeur **Paul de Reul**, de l'Université de Bruxelles, ce qui n'est pas mentionné en « *page de titre* » mais bien sur une page antérieure à la page 1. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIQUE%20OCCUPATION%20ALLEMANDE%201914-1917%20TABLE%20MATIERES.zip>

On y dit : « *Un grand nombre de documents, ainsi que certaines explications indispensables aux lecteurs anglais et américains, ont été supprimés, n'étant pas nécessaires pour les lecteurs français ou belges.* »
Nous les reproduisons d'après l'original anglais publié sur notre site :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

* GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE BELGIQUE

Section Oa N°. 3796

BRUXELLES, le 7 janvier 1915.

Aux ECCLÉSIASTIQUES DU DIOCESE DE MALINES,

Sur mes représentations au sujet de l'action irritante et troublante de sa lettre pastorale parmi la population, le Cardinal Mercier, à Malines, m'a déclaré par écrit et verbalement qu'il n'avait eu aucunement l'intention de provoquer une telle action et qu'il ne s'attendait pas à tels effets. Il s'était précisément attaché surtout à convaincre la population de la nécessité de l'obéissance à la Puissance occupante, même chez le patriote belge, qui se sentirait intérieurement en opposition avec l'Administration allemande. Au cas où je craindrais des effets irritants, le Cardinal ne persisterait pas à désirer, de la part de son Clergé, et selon les provisions de la conclusion de sa lettre pastorale, la lecture publique réitérée, aux prochains dimanches, et la propagation ultérieure de cette lettre.

Or, cette hypothèse se réalise.

C'est pourquoi je réitère ma défense du 2 janvier de cette année concernant la lecture publique et la propagation de la lettre pastorale. Je fais remarquer aux Ecclésiastiques qu'ils se mettraient dès lors en contradiction avec la volonté que leur Cardinal a exprimée vis-à-vis de moi, s'ils agissaient à l'encontre de ma présente défense.

BARON VON BISSING, *Generallberst*,

Gouverneur général en Belgique.

** Monsieur le Curé, — Je rentre de Malines.

Malgré l'écrit de défense reçu hier soir, S.E. le Cardinal veut qu'on fasse la lecture de sa lettre.

Cet écrit de défense est habile et faux.

"Ni verbalement ni par écrit, je n'ai rien retiré et je ne retire rien de mes instructions antérieures, et je proteste contre la violence qui est faite à la liberté de mon ministère pastoral."

Voilà ce que le Cardinal *m'a dicté*,

Il a ajouté *"On a tout fait pour me faire signer des atténuations à ma lettre ; je n'ai pas signé. Maintenant on cherche à séparer mon clergé de moi en l'empêchant de lire."*

"J'ai fait mon devoir ; mon clergé doit savoir s'il va faire le sien."

Agréé, Monsieur le Curé, l'hommage de mes respects.

BRUXELLES, le 9 janvier.

E. EVRARD, Doyen.

Notes.

Traduction française : « *Le jour de l'an* » in WHITLOCK, Brand ; chapitre I (1915) in ***La Belgique sous l'occupation allemande : mémoires du ministre d'Amérique à Bruxelles*** ; (Paris ; Berger-Levrault ; 1922) pages 169-174. D'après **Brand Whitlock** (1869-1934), ***Belgium under the German Occupation : A Personal Narrative*** ; London ; William HEINEMANN ; 1919, 2 volumes. Voir chapitre **60** (« *New year's day* »), volume 1, pages 273-283, notamment à :

<http://www.idesetautres.be/upload/BRAND%20WHITLOCK%20BELGIUM%20UNDER%20GERMAN%20OCCUPATION%201%20CHAPTER%2060.pdf>

Il est à noter que les chapitres originels 12 (« *The naïvetés of History* » ; volume 1, pages 43-45), 24 (« *Richard Harding Davis* » ; pages 96-99) 32 (« *Tamines* » ; pages 138-141), 33 (« *Man hat geschossen* » ; pages 141-143), 39 (« *The adventure of the duchess* » ; pages 177-180), 43 (« *Ruined Louvain* » ; pages 193-194), 53 (« *Reflections* » ; pages 230-234), n'ont pas été traduits (ou ont été « fondus ») en français. D'où le décalage dans la numérotation des chapitres en langue française.

Pour les personnes comprenant la langue anglaise, il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : **Hugh GIBSON** (Secrétaire de la Légation américaine à Bruxelles, 1914) dans *A journal from our Legation in Belgium* ; New York ; Doubleday, Page & Company Garden City; 1917. Notamment à :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>

Ce serait également intéressant de comparer avec ce que le journaliste argentin **Roberto J. Payró** a dit des mêmes dates dans son ***Diario de un testigo*** (*La guerra vista desde Bruselas*) :

<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

Version originelle **espagnole**: www.idesetautres.be

« *La Pastoral de Monseñor Mercier* » ; in *La Nación*; 11/03/1915 :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141225%20PAYRO%20PASTORAL%20MONSEÑOR%20MERCIER.pdf>

« *La Pastorale de Monseigneur Mercier* » :

<http://www.idesetautres.be/upload/19141225%20PAYRO%20PASTORAL%20MONSEÑOR%20MERCIER%20FR.pdf>

Ce serait enfin intéressant de comparer avec ce que **Paul MAX** (cousin du *bourgmestre Adolphe MAX*) a dit des mêmes dates dans son ***Journal de guerre*** (*Notes d'un Bruxellois pendant l'Occupation 1914-1918*) :

[http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal de %20guerre de Paul Max bdef.pdf](http://www.museedelavilledebruxelles.be/fileadmin/user_upload/publications/Fichier_PDF/Fonte/Journal_de%20guerre_de_Paul_Max_bdef.pdf)

Pour les personnes comprenant la langue néerlandaise (outre la traduction d'après PAYRO, voir supra), il serait intéressant de comparer avec ce qu'en dit, aux mêmes dates : Virginia LOVELING (1836-1923) dans son « *In oorlogsnoed* ». Voir, e. a. :

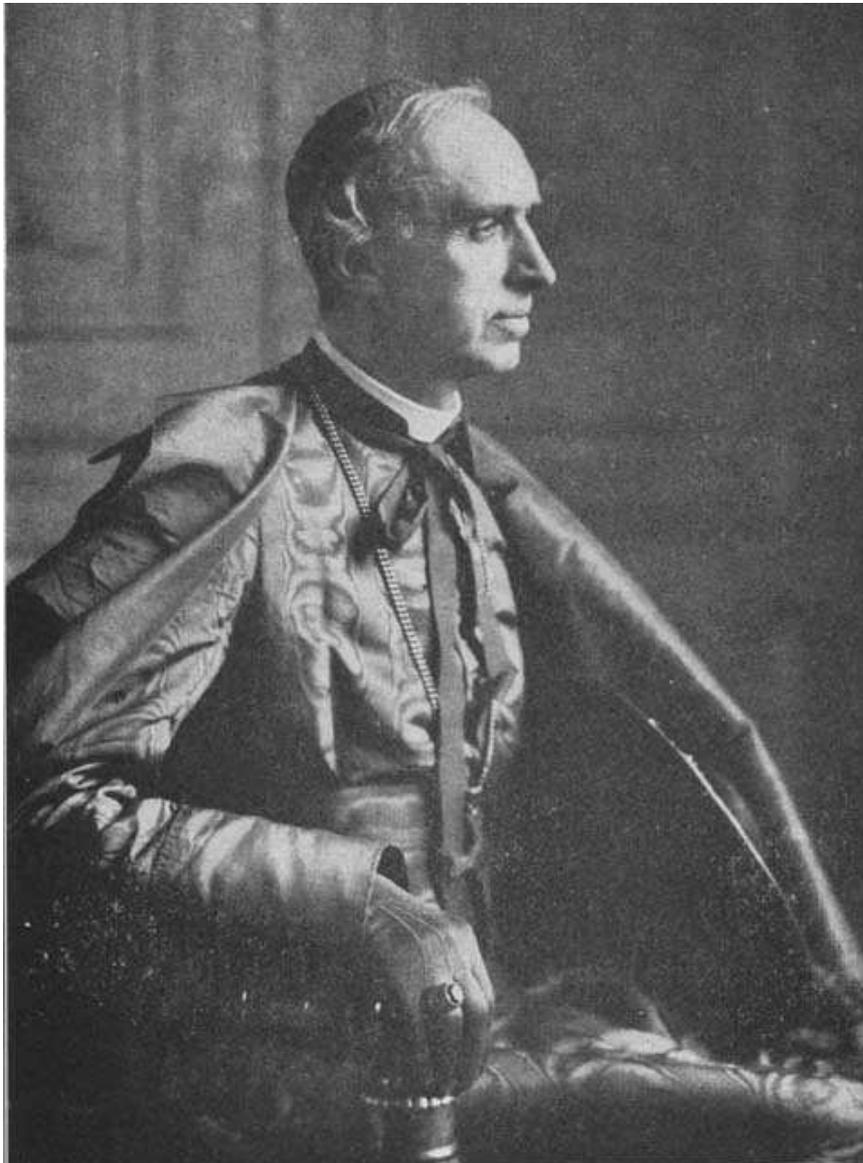
<http://www.idesetautres.be/?p=ides&mod=iea&smod=ieaFictions&part=belgique100>

La version intégrale est disponible et peut être téléchargée gratuitement à l'adresse :

<http://edities.kantl.be/loveling/>

Veillez trouver ci-dessous la reproduction d'une photo extraite de **Hugh GIBSON, *A journal from our Legation in Belgium***

<http://net.lib.byu.edu/~rdh7/wwi/memoir/Legation/GibsonTC.htm>



His Eminence, Cardinal Mercier